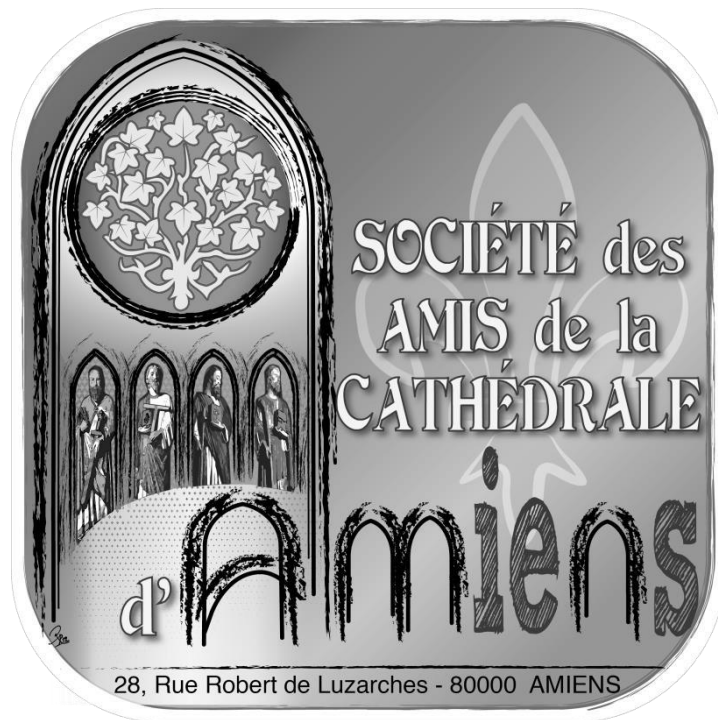


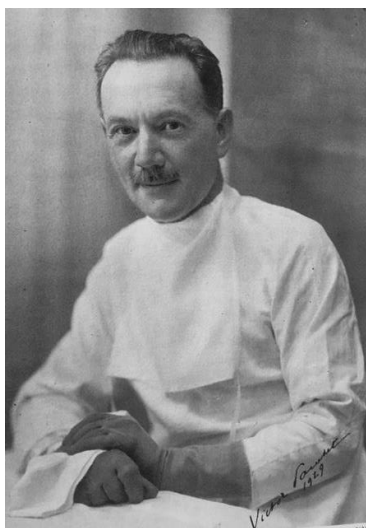
**2019**

**Bulletin de la Société des Amis de la  
Cathédrale d'Amiens**

Association loi 1901



**Directeur de la publication : Bernard POILLY**



## Victor Pauchet d'Amiens, un grand chirurgien et un grand homme.

Victor Pauchet d'Amiens, a great surgeon and a great man as well.

Communication de

*Monsieur le Professeur Bernard DEVAUCHELLE*

Les cimetières sont de magnifiques livres d'histoire. Certes, empreints d'une certaine nostomanie, de la nostalgie visible dans la posture de cette femme qui accueille le flâneur à l'entrée du cimetière militaire de Saint-Acheul. C'est Albert Roze qui la sculpta comme il sculpta la Vierge qui domine la tombe qu'érigea Victor Pauchet après la mort de son enfant en 1915, tombe dans laquelle il est lui-même enterré.

On sait moins que cette sculpture de la Vierge à l'enfant offert est la réplique de la Vierge anamorphique érigée au sommet de Notre-Dame-de-Brebière, suspendue dans le vide après les bombardements de la Grande Guerre à Albert. Faut-il y voir le symbole prémonitoire de la mort de Victor Pauchet, victime en 1934 à Paris d'un grave accident de voiture responsable d'un traumatisme crânien, suivi deux années plus tard d'une chute dans les escaliers de sa demeure à Amiens qui précéda son décès ?

On retiendrait plus volontiers chez ce fervent catholique la symbolique de l'offrande : celle de l'enfant offert au plus fort moment de la première Guerre Mondiale.

Introduisant l'ouvrage qu'il consacra à son ami peintre et sculpteur, Edgar Degas, dont on célèbre en ce moment le centenaire de la mort, Paul Valéry écrit : « Il ne s'agit point de biographie dans les règles : je ne pense pas trop de bien des biographies ». Il revendique « une manière de monologue où reviendront... diverses idées que je me suis faites d'un personnage singulier, grand et sévère, essentiellement volontaire, d'intelligence rare, vive, fine, inquiète » (1).

On ne s'étonnera donc point que l'on ait voulu ici privilégier la touche impressionniste et ne pas céder à la lecture historiographique (nous n'en avons pas la culture), ni à l'hagiographie. Vous voudrez donc bien excuser l'absence d'exhaustion. Et se recueillir sur la tombe de Victor Pauchet d'Amiens, c'est à travers le fragile héritage qu'il nous lègue, donner image, imaginaire, à l'homme et au chirurgien qu'il fut. « In the death of Victor Pauchet, the world has lost not only a great surgeon, but a great man as well ». Ainsi s'exprima le Docteur Charles Horace Mayo, fondateur avec son frère William de la Mayo Clinique aux Etats-Unis. Il achève son discours par ces mots : « Thus he remained in the forefront of the surgical world ».

À vous membres ici présents de la famille de Victor Pauchet, directement ou indirectement issus de lui,



**Fig. 1** Tombe où repose VICTOR PAUCHET surmontée de la vierge à l'enfant (A. ROZE) Cimetière de Saint-Acheul

à vous madame Galibert, que je remercie pour les documents que vous m'avez confiés, je dédie cette soirée, conscient qu'elle en laissera plus d'un sur sa faim. Je n'aurai alors qu'à leur objecter ces paroles de Maurice Maeterlinck, prix Nobel de littérature, ami de Pauchet : « Il appartient à ses pairs de juger le chirurgien. Un grand chirurgien est, entre tous les hommes, celui qui, quotidiennement et plusieurs fois par jour, lutte le plus visiblement, le plus efficacement, le plus héroïquement contre la mort... et le pire ennemi de la mort est le plus grand ami de l'humanité »

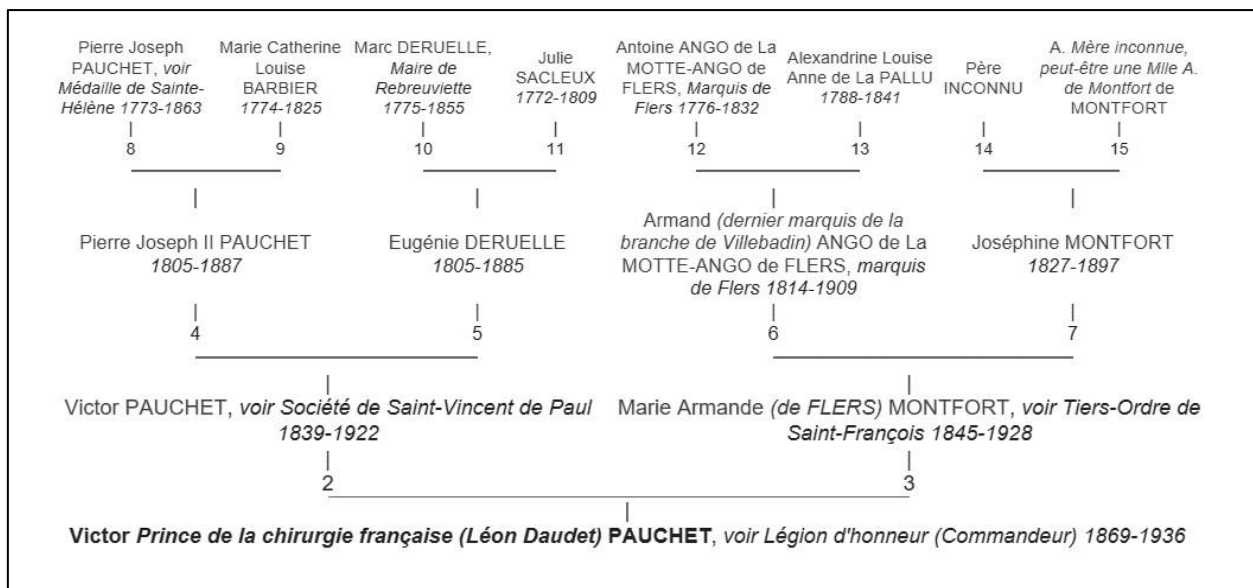
## Le sang bleu

Victor II, « Prince de la chirurgie française ».

Le chapeau de ce chapitre VIII de la biographie des Pauchet, qu'écrit le petit-fils Louis-Victor<sup>1</sup>, ne laisse aucun doute quant au lien qui unit au plus haut niveau Victor Pauchet et la noblesse. N'était le fait ici que le II est simplement lié au fait que son propre père se prénomme Victor. Quant au « Prince de la chirurgie française », c'est l'appellation choisie par Léon Daudet pour honorer son ami.

Aborder donc la biographie de Victor Pauchet par le biais de la question posée d'une possible lignée noble, c'est, m'adressant devant vous héritiers directs ou indirects, redire de manière à la fois grave et légère combien cet héritage a pu peser sur l'intéressé et combien il vous fait devoir aujourd'hui, et il nous fait devoir à nous chirurgiens, de le transmettre.

Parcourir l'arbre généalogique de Victor Pauchet, tel qu'il est établi, nous fait croiser différentes familles de l'aristocratie.



**Fig.2** Arbre généalogique de Victor PAUCHET

Sa mère, Marie-Armande Montfort-de-Flers est elle-même fille d'Armand de la Motte-Ango, marquis de Flers. Son père, Victor Pauchet, est issu d'une vieille famille, picarde (?) si l'on remonte dans l'histoire, du Val d'Authie. Dans le village du Souich, on trouve trace de ces percepteurs des contributions. Victor 1<sup>er</sup>, dira-t-on, après des études de droit à Paris, devient avoué, puis avocat à la cour d'Appel d'Amiens où il s'installe. Il sera l'utile conseiller de son beau-père dans le procès qui l'oppose au cousin Camille, marquis de Flers, à propos du titre nobiliaire.

Victor II, fils aîné, naît le 28 février 1869 au 8, rue du Cloître Saint-Nicolas, près de la Cathédrale. Il y

<sup>1</sup> Louis Victor Pauchet – Notes non publiées consacrées à la famille Pauchet.

sera baptisé. Une sœur, deuxième née, du même prénom que sa mère, décède à l'âge de quatre ans en 1875. Un autre fils, Henri, naît en 1872. Il intégrera l'Ordre des Franciscains.

Évènement sur lequel nous aurons à cœur de revenir, la mère de Victor est condamnée par la science médicale et décide d'intégrer le Tiers-Ordre de Saint-François. Elle recouvrira la santé, donnera naissance à Marguerite-Marie en 1885. Elle sera octogénaire.

Victor Pauchet, enfant, demeure au 7, rue Porion. Il intègre le collège de la Providence. Est-ce l'empreinte des Jésuites qui en firent un sujet pragmatique, sportif, volontaire, rebelle cependant ? On ne sait guère. Cette remarque de sa plume : « Jusqu'à la 2<sup>e</sup> tout alla bien. Mais là tout change. On entre dans la période du « bachotage ». L'enseignement devint abstrait, sec, aride, livresque, desséchant : c'est le triomphe des manuels et des tableaux synoptiques. La pâture intellectuelle vous arrive sans sauce, toute mâchée. On entre dans une période de gavage, de suralimentation. Je sentais que je m'empâtai, j'arrivais à un degré de saturation qui allait jusqu'à l'indigestion »<sup>2</sup>.

Les pressions paternelles l'amènent à présenter son baccalauréat es lettres à Paris en juillet 1886. Il échoue. En novembre de la même année, il réussit le baccalauréat restreint es sciences. Le 22 juillet 1887, il réussit enfin aux épreuves du baccalauréat littéraire.

Saut dans le temps. Le 21 octobre 1996, il y a un peu plus de vingt années de cela, Pierre Galibert, professeur de neurochirurgie, fait devant cette assemblée une communication intitulée : « L'étonnante histoire de l'Amiénois Alphonse-Marie-Edmond Pavie, ami de Victor Pauchet, devenu médecin célèbre au Brésil » (2).

Relisant ce texte, il y a évidence à dire que, si les destinées de l'un et de l'autre furent différentes, l'amitié qui les liait, née d'une lignée comparable (la mère de Pavie était d'origine aristocratique), alimentée de la même culture jésuite, a fait déteindre sur l'autre la vocation médicale qui mena Pavie, l'aventurier, dans les terres reculées du Brésil où il créa ex nihilo son propre hôpital.

Est-ce suffisant pour affirmer que ce fut là le seul élément qui conduisit Victor Pauchet à choisir la carrière médicale quand rien ne l'y prédestinait dans sa famille et, qu'au regard de la chirurgie, il n'avait pas montré d'appétence au jeu des mains ?

De la formation médicale de Victor Pauchet on insistera sur le contexte scientifique de l'époque : Lister et la méthode antiseptique en 1875, précédant la méthode aseptique en 1886, l'usage des gants chirurgicaux, ceux palmés développés par Chaput en 1890, l'inflammation de l'appendice décrite par Mac Burney en 1889, responsable de certaines péritonites (Gambetta en est mort en 1882), la découverte des rayons X par Röntgen en 1895 (la même année que le cinéma des frères Lumière), la rachianesthésie en 1898, les groupes sanguins A B O découverts par Landsteiner en 1900. Tout cela constitue un environnement propre à révolutionner la pratique chirurgicale.

De ces années d'étude, on dira qu'elles permettent l'éclosion d'une personnalité brillante. Elles s'étalent du 4 novembre 1887 au 10 décembre 1896, date de soutenance de sa thèse.

Les mentions élogieuses jalonnent ce parcours :

- Mention « Très bien » au PCN en juillet 1888 ;
- 2<sup>e</sup> au concours de l'externat des hôpitaux de Paris en 1890 ;
- Major du concours de l'internat à l'âge de 22 ans ;
- Thèse de médecine avec la mention « Extrêmement satisfaisante ».

Anecdote connue : lisant à rebours la liste des reçus au concours de l'Internat, Victor Pauchet n'y voyant pas son nom dans la deuxième moitié, convaincu de son échec, part prendre le train pour retourner à

---

<sup>2</sup> . L'auteur n'a pas directement accès au journal de Victor Pauchet, lequel est rapporté en fragments dans la biographie de son petit fils.

Amiens quand, juste avant le départ, deux de ses collègues viennent lui dire son succès. Changement de destinée.

On sait peu de l'évolution du caractère de l'intéressé au cours de ces années qui fondent la personnalité. On retiendra ce témoignage d'un de ses camarades d'internat de l'hôpital Saint-Louis : « Victor Pauchet, gai compagnon, jamais médisant, plein d'entrain, jouissait parmi nous d'une véritable célébrité, non seulement pour sa prodigieuse mémoire et l'immense érudition qui l'avait fait arriver à un court intervalle 1<sup>er</sup> ex-æquo au concours de l'externat, puis 1<sup>er</sup> au concours de l'internat, mais aussi pour sa dextérité et son insatiable ardeur opératoire ». On sait les quelques amitiés qu'il noua (avec Tuffier, notamment) et la relation privilégiée qu'il avait avec l'un de ses patrons, Léon Labbé. Ce dernier, au delà de sa renommée chirurgicale à l'hôpital Baujon, succéda, comme sénateur de l'Orne, au frère d'Armand de Flers, son grand-père.

Ce détour médical (nous reviendrons sur sa carrière chirurgicale), ce détour parisien, nous invite à renouer avec le fil d'Ariane que nous avons choisi, ce sang bleu qui marque la vie de Victor Pauchet. Il y aurait, certes, dans la forme quelques contradictions : « Le tout jeune homme en veston clair, chapeau mou sur la tête, qui se rend à pied à sa Clinique et monte à bicyclette, c'est le fameux Docteur Pauchet ».

Ce caractère rebelle, anticonformiste (non seulement quand il quitte Paris), moderne (il achète dès 1899 une des premières de Dion-Bouton) n'est pas incompatible, au contraire, avec les exigences qu'il s'impose.



**Fig.3** Buste de marbre exposé au salon des artistes français en 1906  
ALBERT ROZE

Victor Pauchet épousera le 30 juillet 1897 Gabrielle Dejardin, fille de notaire, femme brillante, pianiste, très tournée vers les arts et qui aura, dit-on, quelque influence sur son mari dont on sait davantage sur son sens des affaires que pour ses appétences culturelles. Deux filles naîtront d'abord de ce mariage : Élisabeth en 1901, laquelle épousera Raymond de Butler, chirurgien ; de cousin, ce dernier devient gendre de Victor Pauchet. Il a marqué la vie amiénoise un siècle durant. Vous en êtes issus. Françoise en 1903 fut la seconde fille. Le 16 avril 1905, Gabrielle, son épouse, accouche prématurément d'un fils : Guy-André. L'accouchement se passe mal et c'est le drame. Le bébé meurt au bout de deux jours et Gabrielle qui a 27 ans, le lendemain. De la marque que constitue ce deuil, on ne sait rien que ce qu'a pu en traduire le buste muet qu'Albert Roze, son ami, sculpta, et le recueillement toujours plus prégnant dans son bloc opératoire.

Les de Butler et les Pauchet se connaissent depuis longtemps. Les premiers possèdent le domaine de Rémaisnil, dans le Val d'Authie, et cette proximité géographique en est peut-être la raison. Victor Pauchet est alors âgé de 36 ans, il tombe amoureux de Ghislaine de Butler, âgée de 20 ans, qu'il épousera le 1<sup>er</sup> mai 1907 dans la collégiale Saint-Wulfran d'Abbeville. Ce mariage entre une famille dont la noblesse trouve son origine au XII<sup>e</sup> siècle en Angleterre et en Irlande (Butler, duc d'Ormond) et un bourgeois provincial, certes « fin, policé et extrêmement évolué sous tout rapport », ne fut pas sans poser de problèmes, quand bien même Victor Pauchet pouvait revendiquer une ascendance noble du côté de son grand-père maternel.

Quatre enfants vont naître de cette union :

- Guy-Victor, né en 1908 ;
- Alain, 1911-1915, décédé prématurément à l'âge de 4 ans ; - Édith, née en 1916, qui épousera Maître Desaint, notaire ; - Et Alix, né en 1922, devenu religieux.

Digression : l'on pointera ici les liens curieux qui unirent la chirurgie et l'aristocratie, la première intégrant les descendants du « second ordre ». Reviennent en mémoire les noms de Thierry de Martel, ami de Pauchet, mais aussi de Arsène d'Arsonval, Gaëtan de Clérembault, Gille de la Tourette, de Rougemont, de Vernejoul.

Abrégeons là une biographie (que nous reprendrons plus loin, sous d'autres angles) pour, dans le fil alambiqué que nous suivons, évoquer trois aspects contingents de la vie de Victor Pauchet :

1) Les liens avec la religion. Sauf l'insistance à confier à des religieuses les soins des patients à la clinique, pas de manifestation ostentatoire de la part du chirurgien, marqué sans doute par l'engagement de sa propre mère, dont un frère et une fille sont entrés dans les Ordres, reproduisant les schémas classiques des vieilles familles aristocratiques.

Davantage, cette « pluie de roses » quand Victor Pauchet est sollicité pour authentifier la guérison miraculeuse de Sœur Louise de Saint-Germain, premier miracle approuvé pour la béatification de Sœur Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. Lieu de pèlerinage pour la famille de Butler que ce couvent des filles de la Croix, à Ustaritz.

2) Le goût prononcé pour les châteaux. Héritage paternel, Victor Pauchet occupa à Amiens et à Paris des lieux d'habitation privilégiés, de la rue Porion à la rue Lamartine ici, rue Victor Hugo à Paris. Héritage familial, les châteaux qu'il fréquenta en baie d'Authie, mais aussi ce château de Saveuse qu'il loua douze années durant pour y passer ses étés.

3) Enfin, cet épisode de la femme au sang bleu qui nous invite, fiction, dans le monde des extraterrestres. De cette anglaise, victime d'un accident automobile, admise à la Clinique avec des plaies du visage, sortie le lendemain selon le registre de l'époque, ou disparue alors que veillait sur elle une garde de nuit ? La famille s'en souvient. (3)

### **La main savante**

Emprunter à Jean-Michel Delacomptée cette expression tirée de l'ouvrage qu'il consacra à Ambroise Paré (4), c'est rendre hommage à Victor Pauchet dans ce qui fut son grand œuvre. « Œuvre de main, art de l'imprévu, science de l'immédiat » (5), telle est la définition que fait Paul Valéry de la chirurgie. Et les vertus cardinales qui prêtent à son exercice relèvent de l'optique et de l'haptique, cette conjonction heureuse de l'œil et de la main, le dialogue permanent entre la vue et le toucher.

La thèse de Victor Pauchet, consacrée à l'hystérectomie vaginale, inaugure cette vocation, née sans doute très tôt de la rencontre avec Léon Labbé au cours de son externat, puis de son internat et d'un impérieux besoin d'action physique, un devoir de lutter dans un corps-à-corps, non seulement contre la maladie, mais aussi contre le formalisme, les idées reçues, l'autorité arbitraire et centralisatrice du système. « Les lignes de force de la vie de Pauchet peuvent se résumer en deux mots : efficacité et indépendance », dit de lui Calmette.

Cette thèse, au-delà des aspects techniques qu'elle discute, révèle la pensée visionnaire qu'il avait de la chirurgie, prenant en compte le risque infectieux et le risque anesthésique inhérent au caractère invasif, effracting de l'acte chirurgical. Cette ligne de conduite le guidera tout au long de sa vie, tant dans la conception des blocs opératoires de sa clinique à Amiens ou de l'hôpital Saint-Michel, que dans le recours fréquent à l'anesthésie locale ou locorégionale, notamment dans la prostatectomie.

Trois lieux serviront de cadre à l'exercice chirurgical de Victor Pauchet. Fuyant l'académisme parisien et son « bachotage », choisissant de revenir dans sa ville natale, il suscite de ce fait quelques réactions de rejet qui le poursuivront toute sa vie. « Paris ne lui pardonne pas cet exil teinté de dédain et, lorsque après la guerre, il voulut asseoir sa notoriété à Paris, on ne sacrifia pas le veau de la parabole pour le retour de l'enfant prodigue. Pauchet sentit même autour de lui une atmosphère d'hostilité créée, osons l'écrire, par des mobiles qui n'étaient pas tous à l'avantage moral de ceux qu'ils faisaient agir ».

En 1896, il fait acquisition d'une grande maison sise 31, rue Bellevue (devenue depuis rue Albéric de Calonne). Il y construira douze chambres et y installera un bloc aseptique (sol en mosaïque, murs laqués) recouvert d'une large baie vitrée, attenant à une salle de stérilisation.



**Fig.4** La clinique VICTOR PAUCHET (carte postale)

La clinique est inaugurée le 28 février 1897, après la bénédiction de Monseigneur Dizien, évêque d'Amiens. Ironie cruelle du sort, sa première patiente meurt au cours de l'induction anesthésique.

Le soir venu, une pauvre enfant porteuse d'un phlegmon de la face est amenée par sa mère, comblant ainsi le vœu que Pauchet et les religieuses qui l'entouraient avaient exprimé : « J'aurais tellement voulu commencer par un pauvre ».

A la même période, et faisant ainsi pendant à l'initiative de Victor Pauchet, son cousin, Victor Duvauchel, administrateur des hospices, fait don de 300 000 francs afin de faire construire, boulevard Saint-Charles, un pavillon (aujourd'hui faculté de Médecine) destiné à recevoir « les personnes n'ayant pas les ressources suffisantes pour se faire opérer ». C'est Victor Pauchet qui sera le chirurgien de ce pavillon, théoriquement réservé aux maladies des voies urinaires. Clin d'œil miroir à l'histoire locale : la construction par le don de la famille Beauvillé de l'hospice Saint-Victor, spécifiquement destiné aux malvoyants.

Les anecdotes sont nombreuses, révélatrices d'une hyperactivité l'amenant même à opérer à domicile dans la campagne picarde quelque urgence, aidé en cela par son factotum, Omer Sarrazin, chauffeur de sa Dion-Bouton, rapidement promu anesthésiste et aide-opérateur.

On comprendrait mal la réputation nationale et internationale de Victor Pauchet dès cette époque, si l'on ne prenait en compte ses propres voyages à l'étranger pour rencontrer ses pairs, ses publications et livres (21 ouvrages ou plaquettes et plus de 200 articles) et ses communications à la société de Chirurgie de Paris (une vingtaine), quand la langue française dominait le monde scientifique.

Rien d'étonnant donc à ce qu'il reçoive visite de collègues étrangers venus le voir opérer. Quand l'acte chirurgical avait triple vertu : diagnostique, thérapeutique et pronostique.

Quand bien même Victor Pauchet n'intervint jamais à l'Hôtel-Dieu (sis à cette époque au 109, rue Saint-Leu), dont la clinique chirurgicale était sous la responsabilité de Moulonguet, il s'impliqua dans la société Médicale d'Amiens dont il devint président en 1905, et s'investit dans l'école de Médecine dont il devint professeur des chaires de pathologie, de clinique chirurgicale et de clinique obstétricale en 1906.

Il est d'ailleurs quelque peu paradoxal qu'on baptisât la place sise devant ce que nous appelons l'hôpital Nord du nom de Victor Pauchet, quand le nom de Moulonguet fut associé au stade de football. Il y aura peut-être lieu de revoir la chose.

Fin de cette période amiénoise avec l'entrée en guerre de la France en août 1914. Quel bilan peut-on faire de l'activité chirurgicale de Victor Pauchet au cours de ces seize années de pratique ? Laissons son

petit-fils s'exprimer : « Ce que l'on sait de l'œuvre de Victor Pauchet durant cette période, c'est que :

- 1) L'élite de la chirurgie de l'époque venait à Amiens pour rencontrer Victor ;
- 2) Que certains témoignages connus montrent qu'il était considéré comme l'un, sinon le plus brillant chirurgien de sa génération dans les années 1910 ;
- 3) Que dans pratiquement tous les domaines il était à l'avant-garde de ce qui se faisait en France. Il était, non seulement, un technicien et praticien hors pair, mais un novateur dans différentes disciplines. »

1915-1935. De Thierry de Martel : « Durant cette période de près de 20 ans, comprise entre l'Armistice et sa mort, Pauchet fut le chirurgien parisien le plus actif, le plus travailleur, le plus rayonnant ».

Rompant l'ordre chronologique pour revenir dans une prochaine partie sur l'engagement de Victor Pauchet au cours de la première guerre mondiale, nous couvrirons hâtivement cette période en soulignant l'aspect visionnaire du personnage, la multiplicité des activités qu'il mène de front, nous contentant d'insister sur les vertus chirurgicales par le biais de l'image.

Le choix de demeurer à Paris au décours du premier conflit mondial est lié à l'opportunité qu'il a, grâce à son entregent, à la fois de créer sa propre clinique, rue de Turin, et de développer une activité chirurgicale spécifique à l'hôpital Saint-Michel, hôpital fondé en 1880 par la famille d'Orléans. Opportunité également de confier sa clinique amiénoise à son beau-frère et gendre, Raymond de Butler.



**Fig.5** Salle du bloc opératoire de l'Hôpital Saint Michel conçue par V. Pauchet

Sa réputation d'opérateur brillant attire des chirurgiens venus du monde entier et le bloc opératoire qu'il avait pensé et adapté à Saint-Michel offrait aux hôtes, en toute sécurité, vision parfaite de ses gestes. Ulcères et cancers viscéraux, chirurgie gynécologique et du petit bassin constituaient l'essentiel de son exercice. Et si l'on trouve ici ou là quelques papiers, quelques réflexions pertinentes sur la chirurgie thyroïdienne, sur les plaies cranio-cérébrales, c'est que sa saine curiosité était insatiable et qu'il défendait la dimension holistique de l'acte chirurgical.

Inventivité dans le seul souci d'améliorer les conditions opératoires : à l'instar de nombre de chirurgiens, il fait fabriquer son propre matériel, ses propres instruments que l'on retrouvera dans les catalogues de l'époque. Le matériel à usage anesthésique n'est pas en reste. Il y a surtout ce « bistouri électrique », dirait-on aujourd'hui, cet appareil de thermo-coagulation pieusement conservé dans la famille.



**Fig.6** Appareil de thermocoagulation

Sa vie professionnelle intense ne lui interdit ni la poursuite du sport, ni une vie sociale fort riche. Dès lors qu'elle n'ampute pas sa disponibilité pour les malades. Une anecdote à ce propos est rapportée d'un déjeuner officiel chez Camille Chautemps, président du Conseil des ministres en 1930, où Victor Pauchet se met à table avant que l'invitant ne soit présent, de peur d'être en retard au bloc opératoire.

L'aristocratie européenne, reine d'Espagne, reine de Portugal, le rencontre ou fait appel à ses soins.



Vie pleine, vie riche, « V.P. » a, par ailleurs, le sens des affaires. Si les fins de semaine il est à Vaucresson (la ville a toujours une rue à son nom et son petit-fils y demeure), il rêve d'espaces verts, d'étendues sauvages et achètera à ce titre diverses propriétés en campagne. Quand prenait-il le temps d'écrire ?

Apothéose. Le 11 octobre 1934, Victor Pauchet est élu président du congrès de Chirurgie. Mais à la manière d'un fortissimo ponctuant une œuvre symphonique brutalement interrompue, le 20 octobre un grave accident de voiture stoppe sa prestigieuse carrière. Victime d'une fracture du crâne, il regagnera sa ville natale pour y survivre deux années.



Non reproductible ici, l'un des films d'intervention chirurgicale que réalisa Victor Pauchet, retrouvés dans les archives de la famille de Butler, numérisé récemment. Ce film, consacré à l'amputation colorectale par voie périnéale démontre les qualités pédagogiques du chirurgien qui interpose schémas explicites tout au long de l'opération.

### L'amputation « en saucisson »

#### **2 août 1914, déclaration de la Guerre.**

Première page du journal de Victor Pauchet : « Quel branlebas dans Amiens ! Les femmes pleurent en embrassant leurs maris et leurs enfants dans la rue. Je vois arriver, heure par heure, des amis, camarades requis par la mobilisation. Tous ont l'air heureux de me revoir. Il existe entre tous les hommes de toutes les classes une solidarité touchante. Chacun est triste, inquiet et on se tasse contre le voisin ; on peut avoir besoin de lui, on a déjà besoin de ce soutien physique et moral ».

Victor Pauchet est mobilisé comme médecin-chef de l'ambulance n°2 du 2<sup>e</sup> corps d'armée.

La relation avec la médecine militaire qui pour le moins fut conflictuelle, débute en réalité plus tôt, juste après l'internat, par une année de service dédiée à l'armée, poursuivie par son engagement au cours de périodes qui lui valent en 1903 le grade de médecin aide-major de 1<sup>e</sup> classe (lieutenant) et en 1908 celui de médecin major. Chacun lui reconnaît sa haute compétence. Le caractère rebelle de l'intéressé est aussi mis en avant : « Il ignore les règlements et les usages militaires » ; plus loin : « peu apte au service régimentaire » rapportent de lui les autorités.

Quand donc la guerre éclate, Victor Pauchet alors âgé de 45 ans, souhaite aller sur le front : « J'aime mieux aller à l'avant, cela convient mieux à mon activité », quand le directeur du service de Santé note en 1913 : « A utiliser de préférence dans les hôpitaux de l'arrière ».

Après une période d'errance de la 2<sup>e</sup> armée, en août et septembre 1914, le front se fixe autour de la Marne, et l'ambulance s'établit dans la commune de Sainte-Menehould. Le journal de bord de Pauchet en ponctue les étapes. Quatre mois durant, l'équipe médicale qu'il dirige, faite de cinq médecins aide-majors (on retiendra les noms de Sourdat, de Rouvillain), d'un pharmacien, de quelques officiers, d'une cinquantaine d'infirmiers et d'un aumônier, prendra en charge plusieurs milliers de blessés.

Note de son journal : « Cela dura trois jours. Trois jours pendant lesquels les hommes et les officiers mêlés râlerent et souffrirent ensemble sur la même paille. Je ne pouvais rien pour eux. J'opérais toute la journée. Le quatrième jour arriva. L'évacuation commença. Les trains de 2000 blessés vidèrent en deux jours les moins malades, la masse de ces pauvres soldats ».

De Blériot : « On opérât de 6h du matin à 20h le soir ! Il y avait à Sainte-Menehould une ambulance allemande avec 300 blessés. Le chirurgien allemand envoie toutes ses opérations graves à Pauchet pour les exécuter ; il le connaissait de réputation par son maître ».

Éternel et nécessaire combat du talent contre le système, Victor Pauchet ne cesse de lutter contre les directives qui lui sont imposées par le service de Santé militaire. C'est ainsi que Delorme, professeur au Val-de-Grâce (nous empruntons ici à la thèse de Pierre Didelot) (6), président du congrès de Chirurgie en 1912 affirme « le peu de gravité des lésions constatées sur les champs de bataille ». « La balle est humanitaire » dit-il. Et de justifier :

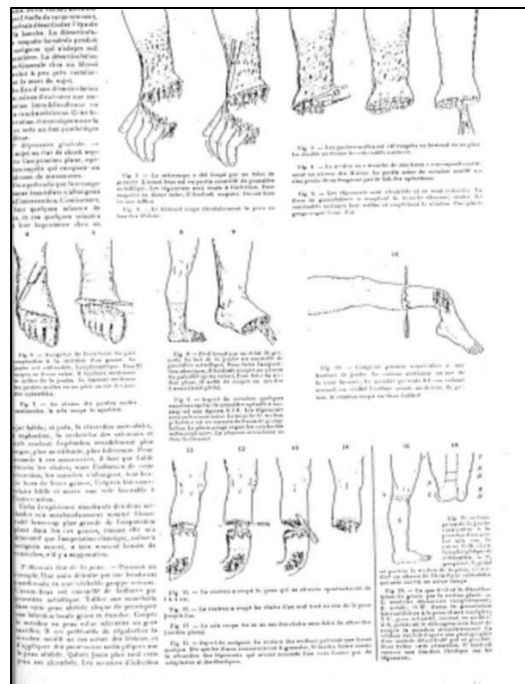
- « La balle, en vertu de sa grande vitesse initiale et de son enveloppe indéformable produit une plaie nette.
- Étant donné la température élevée du projectile au sortir de l'arme, la blessure produite est aseptique.
- Donc, triple conclusion :
  - . Les plaies guérissent seules 75 fois sur 100 ;
  - . Donc, inutilité des interventions chirurgicales dans les ambulances divisionnaires, mais évacuation immédiate des blessés sur l'arrière et le plus loin possible ;
  - . Enfin, inutilité de pourvoir les ambulances du front d'un matériel de stérilisation et réduction au minimum des instruments. »

La vérité est toute autre : toute blessure de guerre, souillée de terre et de corps étranger doit, a priori, être considérée comme surinfectée.

Illustration, c'est, sur le plan médical, la rencontre le 25 décembre 1914 entre deux visionnaires de la chirurgie : Alexis Carrel et Victor Pauchet. Le premier, nobel de Médecine en 1912, ardent défenseur de l'évacuation rapide des blessés, inventeur avec le chimiste anglais Dakin (qu'il croise dans son hôpital de Compiègne), de l'antiseptique éponyme, encore usité de nos jours, et le second soucieux du transfert de ses opérés vers l'arrière, rageant de ne pas pouvoir travailler dans un environnement aseptique, et inventeur avec Sourdat de la gaze formolée.

Vient ici à point nommé la polémique autour de ce qu'on a appelé l'amputation « en saucisson ». De manière à éviter la surinfection inéluctable des moignons fermés d'amputation, Victor Pauchet réactualise l'amputation en deux temps opératoires. Le 18 novembre 1914, il communique avec son fidèle Sourdat une note à la société de Chirurgie, suscitant de la part de ses collègues une réaction violente. Le terme « saucisson » hâtivement proposé, est vite remplacé par l'expression « procédé économique » ou « circulaire sans lambeau ».

Indignation du monde médical à la suite de la lecture de la communication, lors de la séance du 9 décembre 1914, quand s'expriment les chirurgiens de l'arrière qui (je cite) « observaient des blessés qui présentaient des moignons dont l'os sortait de 7 à 10 cm ». Les mots de « brutal, anti chirurgical, monstrueux » sont employés. Qui plus est, L'inaptitude au port de la prothèse constitue le principal grief.



**Fig.8** Schémas d'illustration de la technique d'« amputation saucisson » inRevue Générale de clinique et de thérapeutique (Paris, 1915, XXIX, 260)

L'unanimité se fait dans l'assemblée contre la méthode. À tel point qu'une enquête est diligentée et qu'interdiction est faite à Pauchet de continuer à user de la technique. Réaction de l'intéressé : « L'armée me défend d'amputer « en saucisson ». Elle est raide, cette démarche ; ça m'est égal, je continuerai ou je rends mon bistouri. Ce sont des animaux qui ignorent la chirurgie et qui veulent m'empêcher d'opérer. Je trouverais ça risible si le moment n'était pas tragique et si le sort des blessés n'était pas en jeu. J'ai demandé à aller à la société de Chirurgie pour m'expliquer. La permission m'est refusée. J'irai quand même. Je me sens fatigué de coller contre ces gens-là. Sont-ils bêtes !! Défendre le chirurgien d'opérer comme il veut ! ».

À travers cet exemple, et il y en eut d'autres, est ici révélée la fracture entre ceux de l'avant et ceux qui, dans les hôpitaux de l'arrière recueillaient les blessés qui avaient pu être transférés. Regards du dehors, distanciés, et regards du dedans, investis, ne se croisaient pas, ils s'affrontaient avec violence, léguant à l'autorité militaire le pouvoir décisionnel.

C'est, paradoxalement, le chirurgien Quenu, le nom nous est familier, fort opposant à Pauchet en d'autres temps, qui prit sa défense. Et l'on convint que cette technique ne pouvait être employée que par « un chirurgien avisé ». La discussion se poursuit sur le sujet jusqu'en février 1915, date à laquelle Victor Pauchet intervient devant la société de Chirurgie. Le bulletin de cette société sera daté du 14 avril.

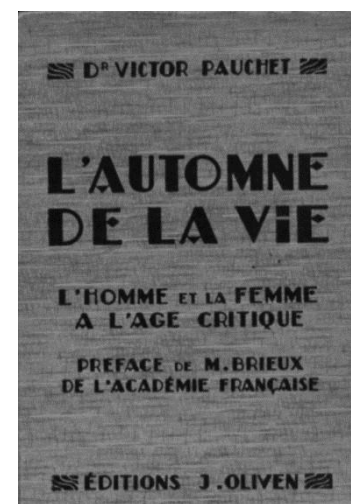
Le long plaidoyer qu'il prononce fascine la communauté chirurgicale rassemblée, arguant des conditions dans lesquelles il opère sur le front (Jean-Louis Faure dira : « Il a plus d'expérience de la chirurgie de première ligne que nous tous réunis »), mettant en priorité la survie des soldats sur les risques vitaux d'un geste chirurgical plus élaboré... À tel point, note Broca « qu'après avoir été couvert d'opprobres, notre collègue Pauchet a été couronné de lauriers ». C'est en septembre 1915, dans la presse médicale, que paraîtra l'article scientifique consacré au sujet, article qui clôt le débat. (7)

Victor Pauchet sera décoré durant ce conflit de la Légion d'honneur dont il sera plus tard commandeur. Ayant perdu son poste à l'ambulance n°2, il est muté à Montpellier mais bravant l'interdit, parvient à obtenir un poste à Paris, avec l'aide du Ministère, à l'hôpital de la Pitié. C'est là qu'il œuvrera jusqu'à l'Armistice, replongeant avec délectation dans son domaine de prédilection, celui de la chirurgie viscérale où il excelle (« J'ai des estomacs et des intestins de tous mes collègues de Paris »). Son empire chirurgical va s'étendre, sollicité en effet pour opérer à Marie Lanelongue, à l'ambulance Pereire et à celle du Louvre. Alors qu'au décours de son internat, Victor Pauchet peu enclin à passer sous les fourches caudines du système académique, se détourne de Paris pour s'installer à Amiens, la guerre le ramène dans la capitale qu'il ne quittera plus, hors escapades amiénoises, jusqu'en 1934.

## L'automne de la vie

Dans la préface qu'il rédige à l'ouvrage L'automne de la vie (8), Eugène Brieux, ami de Victor Pauchet, académicien, écrit : « Sans amphigourisme scientifique... il nous apprend assez de physiologie et, avec une élévation d'idée qui atteint la morale, il nous enseigne que nous avons en nous des forces inemployées qui ne demandent qu'à être utilisées pour notre plus grand bien ». Amphigouri ? : discours dépourvu d'ordre et de sens.

C'est donc avec ordre et sens que Victor Pauchet va, tout au long de sa vie, troquer le bistouri pour la plume. Il ne sera pas question des centaines de publications scientifiques qui émaillent son parcours chirurgical, les livres de technique qu'il fait éditer, cette Anatomie en poche (9) combien de fois imprimée depuis 1926, La Pratique chirurgicale illustrée (10) qu'il eut l'intelligence de diffuser en cinq langues, mais ces ouvrages « d'hygiène et d'éducation » : L'éducation physique de l'enfant en 1911 (11), Le



chemin du bonheur en 1927 (12), couronné par l'Académie française, Restez jeunes en 1928 (13), L'enfant : sa préparation à la vie en 1929 (14), L'automne de la vie en 1932 (8).

Si tant est que l'écriture, dans sa forme et son sujet révèle, telle la plaque photographique de Nadar à qui il fait appel à plusieurs reprises, la personnalité de l'auteur, prenons garde de ne pas céder à un jugement anachronique. Style et pensée sont ici d'un ordre chirurgical, tranchés, directs, assurés d'un savoir, forts de certitude, en un mot : efficaces, pour reprendre l'expression qu'il déclinera à plusieurs reprises.

Comme à lire ses contemporains, et nous pensons là à Henri Mondor, personnalité miroir sur laquelle nous reviendrons, on y décèle, de manière presque caricaturale, l'image qui porte une vérité et traduit avec autorité. On aura quelques difficultés à y trouver trace d'un doute ou d'une remise en question.

Découvrons-en avec nostalgie, avec indulgence aussi, ces quelques sentences :

Introduction à L'enfant : sa préparation à la vie (1929) : « Les leçons tirées des observations de l'après-guerre et les modifications profondes introduites dans la vie moderne ont apporté une confirmation aux suggestions que j'avais données il y a une trentaine d'années dans un discours sur la paresse, à l'occasion d'une rentrée de l'école de Médecine d'Amiens ». « Je publie ces notes aujourd'hui. Elles compléteront mes deux livres précédents : « Le Chemin du bonheur » et « Restez jeunes » ». Suivent, ponctuant les chapitres nombre d'aphorismes volontiers empreints de vocabulaire médical : « Inaction égale ankylose et atrophie » ; « L'alcool diminue les forces, le travail les augmente » ; « La neurasthénie vient de la négligence corporelle, du manque d'hygiène et du désœuvrement » ; « Ceux qui n'ont pas de vie intérieure, sont comme un carrefour où se bousculent toutes les idées » ... Abrégeons cette litanie, on en compte plus d'une centaine.

Vantant les mérites d'une éducation du corps, tôt commencée, faisant jouer un rôle important aux « colonies de vacances, les écoles de plein air, le scoutisme, la gymnastique », il regrette que « du point de vue intellectuel, l'enseignement est trop abstrait et trop livresque. Il ne s'adresse qu'à la mémoire ». Et de critiquer la lecture des classiques grecs : « Dans ma jeunesse, il n'était pas permis d'ignorer l'Iliade et l'Odyssée, mais quel profit en ai-je retiré ? Aucun ; à quoi bon avoir passé des heures à errer sur terre et sur mer, à faire le siège de Troie, à entendre les disputes de guerriers ou à écouter les sirènes ? ».

De l'apprentissage du latin : « Avec Cicéron (mes parents ont commis l'erreur de me faire apprendre le latin) j'ai soi-disant appris la belle ordonnance de la pensée et l'ampleur du style (laissez-moi rire). Tacite aurait pu me montrer comment peuvent se résumer de nombreuses observations en un tableau simple, clair et concis (n'en jetons plus...) ».

Pour recommander la lecture des fables de La Fontaine : « Lisez La Fontaine et ses fables : livre qui devrait être à la disposition des élèves de lycée et dont ils devraient s'imprégner pour être à même de comprendre le fabuliste ! ». Plus loin : « Les fables de La Fontaine sont d'une application journalière. ». Il ponctue : « Soyez l'homme de peu de livres, mais choisissez-les bien », reprenant à son compte, paradoxe, le proverbe latin : « Timeo hominem unius libri ».

Il n'y eut pas d'hiver à la vie de Victor Pauchet. L'un de ses derniers ouvrages, L'automne de la vie, paraît en 1932, sous-titré : « L'homme et la femme à l'âge critique ».

Nourri de la lecture du livre de Paul Nyssens, il reprendra à son compte, comme un leitmotiv positiviste, le mot « efficience » qu'il avait introduit dans un précédent ouvrage. On y retrouve le même sceau médical (cette armure, cette peau ?), dont il n'arrive pas à se défaire. « Soigne ta façade », « La constipation, grande source de l'intoxication », « Ne creuse pas ta tombe avec tes dents », « Hygiène alimentaire », « Toilette matinale efficace », « Guerre aux microbes », « Le cancer », « Les poisons de l'esprit et du corps », sont autant de têtes de chapitres.

Codicille : le livre s'achève sur le titre : « Élève ton âme ».

Charles de Favernay, ancien secrétaire perpétuel de notre Académie, écrit à ce propos : « Victor Pauchet, médecin des âmes, psychologue, sociologue, » Propos aimables, certes, emphatiques cependant.

Excipons de quelques passages de L'Automne :

- Soigne ta façade : « La façade contribue à vous conserver santé, confiance, optimisme. Ce double pouvoir auto et hétéro suggestif qu'exerce la façade, a toujours été compris par les femmes, ce qui ne veut pas dire qu'elles aient toujours compris comme nous. Pour paraître jeune et pour se persuader à elles-mêmes qu'elles restent jeunes, tous les moyens leurs sont bons, y compris les artifices de toilette et de fard. Sur ce dernier point elles n'ont plus de progrès à réaliser. Il semble même que l'heure de la décadence ait sonné et qu'elles en soient arrivées à cette période où sévit l'art incohérent. »

- Plus loin : « Mais l'art de la façade ne serait qu'un agréable trompe-l'œil s'il se bornait comme on semble trop communément le croire, à ces moyens artificiels. Il exige autre chose de plus essentiel : une hygiène organique et une hygiène morale. »

- Revenant sur les conseils afin d'éviter de vieillir : Soins de la toilette et du vêtement, contrôle de la tenue et de l'allure, cheveux coupés et peignés, barbe rasée chaque jour, mains et dents soignés, visage entretenu par l'hygiène... abstention pour les femmes de teintures capillaires, de rouge pour les lèvres et donc d'onguents colorés....

Transparaît cependant, au fil des pages, la tentation de la physiognomonie et de la graphologie : « En acquérant artificiellement les gestes qui correspondent à un état mental déterminé, vous acquerrez le psychisme de ceux chez qui ces gestes sont naturels ».

- Plus loin, au chapitre « L'alimentation irrationnelle » : « Car la race des Gnathon et des Cliton n'est pas éteinte. Gnathon est l'alimentif, le digestif, le goinfre sans finesse. Il se rend maître du plat. Il voudrait pouvoir les savourer tous à la fois. Il mange avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un râtelier. Cliton, beaucoup plus délicat, préfère la qualité à la quantité. Il savoure, il déguste. »

Suivent conseils et remarques à bâtons rompus : « La bouche est la seule partie du tube digestif qui soit placée sous le contrôle de la volonté. Nourriture bien mâchée est à moitié digérée. Quand tu manges, penses à ce que tu fais... »

Tournons les pages et arrêtons-nous au chapitre « Cancer » : sont candidats au cancer, écrit-il : « les avariés, les constipés, les sédentaires, les déprimés, les mélancoliques, les amateurs d'excitants alimentaires (alcool, moutarde, poivre), les fumeurs, les intoxiqués de toutes sortes ».

Suit un long chapitre sur les germes cancéreux : « Nous avons vu que le cancer exigeait un bon terrain, une inflammation locale et un germe. Parlons de cette graine mystérieuse qu'il faut semer pour obtenir du cancer. Mystérieuse est bien le mot puisque cette semence on sait qu'elle existe probablement, mais on ne la connaît pas. Nombre de savants ont nié l'existence du microbe et la contagion du cancer. »

Enfin, testament avant l'heure, les dernières lignes de cet « Automne », au chapitre « Élève ton âme » : « Si tu veux jouir de l'automne de la vie, efforce-toi de rester jeune par l'esprit. C'est la saison la plus propice à la vraie culture morale et intellectuelle. Quand l'automne vient, les arbres perdent leurs feuilles. Alors, on s'aperçoit qu'elles cachaient le ciel. Ne regrettons pas le bruit des feuilles mortes que le vent a emportées. Si tu m'écoutes ami lecteur, tu sauteras sans transition de l'automne dans l'éternité ». Paroles prémonitoires ?

## **Conclusion – Victor Pauchet d’Amiens**

À prendre connaissance de la liste de celles et ceux, personnalités et amis, qui accompagnèrent le 19 novembre 1936 Victor Pauchet vers sa dernière demeure, on mesure le charisme de l’homme.

Les fausses pompes entourant les funérailles des grands officiels lui furent, cependant, épargnées ; il n’y eut aucune délégation officielle des Académies ou du gouvernement ; la presse nationale fut laconique.

Au-delà de la famille qui conduisait le deuil, on retiendra quelques noms amiénois qui résonnent encore :

de Berny, Moulonguet, Charles de Favernay, Poissonnier, Perdu, Carton, Louis Fafet.

Davantage, nombre d’articles biographiques, nombre de témoignages écrits, révélèrent les amitiés qu’il avait fait naître et qu’il avait alimentées.

De Louis Dartigues : « Pauchet a été utile, même aux chirurgiens les plus grands ; tous ont appris quelque chose de lui. Il a été utile à la chirurgie et à la France ».

Roland Dorgelès de l’académie Goncourt : « Le beau manifeste du docteur Pauchet devrait grouper tous ceux qui savent encore aimer, souffrir et s’indigner. Il faut recréer un monde avec les débris de celui que l’on a détruit, mais changera-t-on jamais le cœur des hommes ? C’est parce que la tâche semble impossible qu’il est noble de l’entreprendre ».

André Citroën : « Le professeur Victor Pauchet est un grand serviteur de l’humanité ».

Léon Daudet, fils d’Alphonse Daudet, défenseur de Marcel Proust : « Victor Pauchet, prince des chirurgies françaises (...) tant d’existences dépendent d’une telle existence, consacrée au salut d’autrui ! Un Pauchet est un bienfait public ».

De Thierry de Martel : « Durant cette période de près de 20 ans, comprise entre l’Armistice et sa mort, Pauchet fut le chirurgien parisien le plus actif, le plus travailleur, le plus rayonnant. C’était un bourgeois fin, policé et extrêmement évolué sous tous rapports ».

De Maurice Chevalier, dans une lettre de 1970 : « Votre grand-père, le grand Victor Pauchet, était un homme que j’admirais et que j’aimais ».

Reprenant à notre compte cette phrase du médecin et journaliste, Jean-Jacques Andrieu, nous pourrions dire : « Tout était chez lui au-dessus des limites du commun ».

Dans la liste des noms de celles et ceux qui ont croisé la route de Victor Pauchet, ne figure pas celui d’Henri Mondor que nous évoquons. Il y a cependant homologie entre ces deux grands noms de la chirurgie viscérale française, quand Pauchet fut nommé président de la société de Chirurgie en 1934, charge qu’occupa en 1938 Henri Mondor. Ce dernier, membre de l’Académie française quand l’Institut attendait Pauchet à l’Académie des sciences. Les amitiés littéraires également : ici Maeterlinck ; là Céline et Paul Valéry...

De ce dernier, le remarquable discours aux chirurgiens qu’il prononça en octobre 1938(5), qu’on lira avec délectation, et dont nous retiendrons la sentence suivante qui s’applique à celui dont nous honorons

la mémoire ce soir : « Votre inhumanité intellectuelle et technique se concilie fort aisément, et même fort heureusement, avec votre humanité, qui est des plus compatissantes et parfois des plus tendres ».

Victor Pauchet d'Amiens. C'est une marque d'honneur née du Moyen Âge que d'accoler au patronyme d'un individu le nom du lieu qu'il marqua au cours de sa vie. Voilà peut-être le plus beau titre de noblesse auquel Victor Pauchet pût prétendre, une noblesse non pas issue du sang, mais du cœur et de l'intelligence des mains.

### **Références bibliographiques**

- 1- Paul Valéry – « Degas, Danse, Dessin » - Ed Gallimard, Paris, 1938
- 2- Pierre Galibert – « L'étonnante histoire de l'amiénois Alphonse Marie Edmond Pavie, ami de Victor Pauchet, devenu médecin célèbre au Brésil » – Académie des sciences lettres et arts d'Amiens. -. In : Mémoires de l'Académie d'Amiens (Sciences, Lettres et Arts). Tome LXXII (1936-1996). - Amiens : Académie d'Amiens, 1999, p. 389-405
- 3- La femme au sang bleu (<http://messagesdelanature.ek.la/la-femme-au-sang-bleu-p296347>)
- 4- Jean-Michel Delacomptée – « Amboise Paré, la main savante » - Ed Gallimard, "L'un et l'autre", page 268
- 5- Paul Valéry – « Discours au congrès français de chirurgie – 17 octobre 1938», Ed. Gallimard, Paris, 1938
- 6- Pierre Didelot – « Victor Pauchet d'Amiens » - Thèse de Médecine, 21 novembre 1986
- 7- Bulletin de la Société de Chirurgie – 14 septembre 1915
- 8- Victor Pauchet – L'automne de la Vie - Edition J.Oliven, 1932
- 9- Victor Pauchet – L'Anatomie en poche, 1926
- 10- Victor Pauchet - La pratique chirurgicale illustrée, Paris, Ed Doin, 1920-1935, 21 volumes
- 11- Victor Pauchet - L'Education physique de l'enfant, 1911
- 12- Victor Pauchet - Le chemin du bonheur, 1946, Ed Oliven - La première édition date de 1927 et la dernière de 1985. Ouvrage couronné par l'Académie française
- 13- Victor Pauchet – Rester jeune, 1928
- 14- Victor Pauchet - L'enfant, sa préparation à la vie, 1929